

son secret allié son complice travaillait d'un autre.

Il ne s'était jamais autant mêlé des choses de la politique. Avec les fermiers, avec les ouvriers travaillant d'ordinaire au château, il avait des conversations qui semblaient les étonner beaucoup, mais qui leur faisaient dire, dès qu'il n'était plus là :

— Tout de même, il a des idées, ce M. Daniel, qu'on n'aurait jamais cru trouver chez le fils de son père. Il est pour le progrès, il est pour la liberté... et il n'aime pas les curés...

A quoi les sceptiques répondaient :

— Il voit où ça tourne. Il se met du côté du manche. C'est un malin.

Pendant ce temps, il n'était pas plus question de Gratiennne à la Buissonnière que de Pierre à Buissonrond.

— Ils avaient disparu, — l'une au Sacré-Coeur de la Ferrandière, l'autre à Aix-les-Bains, — et ils y faisaient les morts.

De temps en temps, Mme Girardot recevait une lettre de sa petite-fille : une lettre gentille affectueuse — bien insignifiante — mais où il y avait comme un air de souriante cachotterie et de vague conspiration.

Et quand elle disait à Camille :

— La petite m'a écrit.

— A moi aussi, maman.

— Qu'est-ce qu'elle te raconte ?

— Qu'elle va bien qu'elle s'ennuie, qu'elle prend patience. Oh ! sa lettre est courte.

— Moi, elle m'envoie quatre pages et elle ne m'en dit pas seulement si long. C'est drôle, je ne reconnais plus sa manière d'écrire.

— Ça reviendra, maman, quand elle ne respirera plus l'air de la Ferrandière et qu'elle verra la fin de ses épreuves, pauvre chatte !

— Alors... tu espères toujours ?

— Plus que jamais !

— Mais que prétends-tu faire ?... Dis-

le-moi...

— Non, maman. C'est mon secret. Si nous étions deux à le savoir... Ah ! je sais je sais comme il s'éventerait et perdrait toute sa vertu de mystère. Laisse faire ta fille, maman.

Et elle partait assez souvent pour porter une lettre à la boîte de la gare, — une lettre qui partait pour la Ferrandière... ou qui allait à Aix-les-Bains.

Ce jour-là, elle était allée du côté de l'Isère et elle arrivait à l'Epinouse, où maintenant, dans sa mesure, la mère Borel n'était plus seule, attendu que son fils depuis une quinzaine, s'y était réinstallé.

Plusieurs fois déjà Camille était entrée chez la vieille femme. Mais jamais encore elle n'y avait rencontré "le Philippe". Et c'est "le Philippe" qu'elle voulait voir.

Enfin, aujourd'hui, elle était plus heureuse.

"Le Philippe" assis sur le seuil de la porte entr'ouverte, emmanchait une de ces serpes que, dans le pays, on appelle des goyardes. Et, très occupé à ce travail, il n'avait pas entendu, sur le chemin, le pas léger de la jeune femme, qui s'arrêtait devant lui.

— Bonjour, Philippe ! lui dit-elle de sa voix musicale et gaie.

Il leva la tête. Et un peu surpris, un peu embarrassé.

— Bien le bonjour... madame... mam-selle...

Il ne savait trop comment l'appeler.

— Mais oui, toujours mam'selle Camille, fit-elle en riant. Vous ne vous rappelez donc plus quand vous alliez me chercher des jones bien minces, au bord de l'eau, pour faire des paniers verts ?

— Bien sûr que si, mam'selle Camille. Il y a déjà un moment de ça ; mais je ne l'ai pas oublié.

— Moi non plus. Nous étions des gamins, dans ce temps-là. On a grandi depuis.